

tourna pas les yeux du théâtre. Si les auteurs avaient changé les noms des personnages, trouvant dans la réalité tout ce qu'il leur fallait pour préparer leur action et mouvoir le drame, ils s'étaient contentés pour leur exposition d'un dialogue entre l'actrice représentant Jarnille, dont le costume avait été soigneusement copié, et une ingénue de village. Colette, en jupons courts, rieuse et mignonne, s'entretenait avec sa tante du neveu du millionnaire, buvant et chantant avec ses amis, tandis que le vieillard agonisait dans une chambre isolée du manoir de Marolles. Elle racontait à sa nièce comment M. de Genial était arrivé prendre dans l'esprit de l'oc-togénaire, plus encore que dans son cœur, la place du plus jeune de ses neveux, celui qu'il préférait naguère, et dont l'avait éloigné un mariage contracté sans son autorisation. Puis elle ajoutait qu'elle comptait sur la justice de Dieu pour remettre chaque chose à sa place. Le vieillard savait désormais à quoi s'en tenir sur la prétendue affection dont tant de fois son neveu lui avait donné l'assurance. L'aubergiste rappelait le banquet au milieu duquel le mourant était apparu. « Depuis, il a écrit, vois-tu, et nous reverrons M. Gaston, il amènera ici la jeune étrangère qu'il épousa aux Indes, un ange ! Ceux-là, Colette, seront les vrais, les seuls maîtres de Marolles. »

Luzarches écoutait ce dialogue avec stupeur. On aurait dit qu'il avait été écrit sous l'impression même des paroles entendues ou du moins recueillies.

Mélati, appuyée sur le rebord de la loge et penchée en avant, ne perdait pas un mot du dialogue. Jusqu'alors elle n'avait vu personne dans la salle, mais brusquement un éclair d'un regard lui montra en face d'elle celui qui l'avait enlevée, celui qui s'était fait son persécuteur, en attendant qu'il devint son bourreau, mais dont le nom lui était encore inconnu.

— Lui ! lui ! fit-elle en se renversant en arrière.

Francis s'inclina rapidement sur le dossier de son siège.

— L'homme au gardenais, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle d'une voix faible comme un soupir.

— Je saurai ce soir son nom, répliqua-t-il.

De nouveau Mélati prêta une attention dévorante au drame.

Les instruments jouaient ces quelques mesures d'ouverture indiquant dans une pièce l'arrivée d'un personnage important ou une scène capitale.

La voix d'un enfant répéta : « Par ici, monsieur, par ici chambre n° 7 ! » et Rameau d'Or fit son entrée. Il précédait le voyageur. Celui-ci jeta dans la chambre un rapide coup d'œil, s'assit près de la table, puis, après que le jeune valet eut allumé le feu, il resta seul. Mais seul avec un souvenir ardent, celui de sa femme, de sa fille. Il marchait à grands pas, parlant haut, s'excitant au courage ; tantôt se réjouissant de la fortune qui, de nouveau, le favorisait ; tantôt formant des vœux pour le salut du vieux parent qui l'appelait à son lit de mort.

— Mademoiselle, demanda Francis à Mélati, vous souffrez, désirez-vous quitter la loge ?

— Je veux voir ! Je veux voir ! répéta-t-elle

Depuis un moment l'ancien magistrat l'observait avec une attention croissante, il comprenait maintenant que Mélati possédait plus qu'un intérêt de banale curiosité à la représentation de ce drame.

Il marchait toujours, vibrant, soutenu. Le voyageur accoudé sur la table écrivait à sa femme une lettre remplie de tendresse débordante. Absorbé par cette chère occupation, il ne vit point entrer par la porte vitrée s'ouvrant sur le balcon un homme élégamment mis, qui cachait dans sa main un couteau. Il s'avança sans bruit, leva la main, et le couteau s'enfonça entre les épaules du voyageur.

Un cri échappa à l'une des spectatrices, bouleversa alors toute la salle tant il renfermait de désespoir et de sanglots.

— Mon père ! mon père !

Mélati tendit ses mains et tomba évanouie dans les bras de Mme de Gailhac.

Les applaudissements de la claque chargée de faire valoir l'importance de cette scène muette couvrirent le tumulte causé dans l'avant-scène par l'incident qui venait de s'y produire. Mais il n'échappa ni aux regards de Maxime ni à ceux de Fil de Soie.

Une autre surprise leur était ménagée.

A l'appel poussé par le blessé un enfant accourut, le même qui avait introduit le voyageur dans la chambre n° 7. Il se précipita vers le malheureux, le prit dans ses bras, portant un verre d'eau à ses

lèvres, lui parlant, implorant un mot, donnant de tels signes de regrets et jouant d'une façon si expressive, si remarquablement naturelle, que la salle demeura haletante, conquise par le talent de cet adolescent inconnu la veille.

L'enfer s'en mêlait décidément pour Maxime et pour Damien. Cet enfant, qui jouait si naturellement le rôle de garçon d'auberge, ils le connaissaient. C'était bien Rameau d'Or, le fiancé de Colette.

Il parlait maintenant, suppliant le voyageur de lui donner ses instructions, de lui indiquer ce qu'il attendait de lui... Le blessé tirait de son sein une liasse de papiers et les lui tendait :

— Ils contiennent l'honneur, la fortune de celles que j'aime le plus au monde... Ma femme... Ma fille... Tu jures de les leur remettre...

— Je le jure.

— Sur ton salut ?...

— Sur mon salut.

— Je te crois, tu les leur porteras rue... Ah ! je meurs...

Et il tombait roidi entre les bras de l'enfant.

Celui-ci prenait les papiers, boutonnait dessus sa petite veste et s'enfuyait de la chambre maudite.

L'acte se terminait là. Le rideau baissa au milieu d'une triple salve de bravos.

M. de Luzarches se leva.

— Viens, dit-il au major.

Lorsque tous deux se trouvèrent dans le couloir, Maxime demanda à Damien :

— Comprends-tu ?

— Parfaitement.

— Par un hasard que je ne m'explique pas, Rameau d'Or s'est trouvé en rapport avec Louis Dervaux... Il lui a raconté l'affaire de la chambre n° 7... Il lui a même ajouté ce que nous ignorions... C'est que c'est à lui, à lui seul, comprends-tu, à lui, que Gaston de Marolles a dû remettre les papiers établissant les droits de Mélati à l'héritage d'Henriot.

— Mais s'il les possédait comme vous dites, cette jeune fille qui vit au milieu de magistrats les aurait fait valoir...

— Rameau d'Or les possède, mais il ne connaît la fille de Gaston que sous le nom de Vebson : le nom de sa mère, Arinda Vebson... Eh bien ! avant que tu partes pour la Belgique, c'est-à-dire avant deux jours, il faut que nous ayons repris ces papiers.

— Oui, répéta Damien entre ses dents, il le faut.

XXII

PROVOCATION

Un grand mouvement s'opéra dans la salle, lorsqu'au milieu d'un succès enthousiaste s'acheva le prologue du drame. Le public se dispersa dans les couloirs, puis il gagna les foyers. On s'aborda avec l'animation propre à ces batailles qui s'appellent les "premières."

M. de Luzarches, la bouche serrée, le regard froid, plus hautain que jamais, chercha dans la salle le névrosiaque Lucien Grandpré et, lui prenant amicalement le bras :

— Tu connais assez de moi de ici pour aller dans les coulisses ?

— Je m'y rends.

— Est-il indiscret de te prier de m'y conduire.

— C'est indiscret, mais viens tout de même. Un beau et légitime succès pour Dervaux ! Ma foi ! il mérite, c'est un charmant garçon. Et pour peu que les cinq actes vaillent le prologue... Hein ! Est-ce assez réussi cette scène de l'assassinat ! Une trouvaille que ce Rameau d'Or ! Les théâtres vont se l'arracher désormais. Il a tiré un excellent parti de l'affaire... Au point de vue scénique, le crime compris de cette façon offre infiniment plus d'intérêt qu'avec le personnage de Chemineau.

— Evidemment ! répliqua Maxime.

Grandpré se fit ouvrir la porte conduisant sur le théâtre. On s'y remuait avec peine. Les acteurs recevaient leur part d'éloges. Tout le monde paraissait heureux de cette belle soirée, et Dervaux, que ne quittait pas son ami Jean Lagny, recevait les félicitations avec une expression de reconnaissance expansive.

— C'est bon, la fraternité, disait-il. En vain essaie-t-on de la nier, on la retrouve encore parmi les gens de lettres et les dramaturges. Cela m'épanouit le cœur de serrer tant de mains amies. Vraiment, pour la première fois je sais ce que c'est que le succès

— Et, chose rare, il ne te grise pas, ajouta Lagny.

— Pourquoi me laisserais-je éblouir par une chance inattendue ? Car vraiment tout est hasard dans nos batailles gagnées comme dans nos revers. Telle pièce, dont nous attendons beaucoup, peut tomber d'une façon misérable ; telle autre, sur laquelle personne ne comptait, réussit d'une manière inespérée.

— Pardon, mon cher, nous comptions tous sur une victoire, dit Grandpré.

— Pourrais-je vous demander, monsieur, qui vous avez prétendu mettre en scène dans ce drame tapageur ? demanda M. de Luzarches à l'auteur dramatique avec une insolence de ton et d'attitude qui fut remarquée de toutes les personnes entourant Dervaux.

Celui-ci regarda froidement Maxime et se contenta de lui répondre :

— Mes personnages sont les enfants de ma fantaisie, monsieur, et je ne dois compte qu'au public de la façon dont je les fais agir. S'il me donne raison comme ce soir, tout va bien ; s'il me siffle, c'est que je me suis trompé, voilà tout.

— Et jamais il n'est arrivé qu'on vous demandât raison de la hardiesse inconvenante avec laquelle vous reproduisez sur la scène des faits intéressants une famille honorable ?

— Jamais, répondit Dervaux.

— Je serai donc le premier, monsieur, qui exigera de vous une réparation pour ce fait...

L'auteur dramatique se mit à rire.

— Vraiment, dit-il, si je ne pensais que vous sortez d'un dîner où vous avez fait usage de vins trop capiteux, je serais fort embarrassé pour qualifier votre conduite. Nous avons fort peu de temps à nous... L'entr'acte ne sera pas long, dans une minute on sonnera les artistes... Jusqu'à ce que vous fassiez partie de la presse, monsieur, je vous récuse de la façon la plus absolue.

— C'est que vous ignorez mon nom.

— Absolument, et je vous avoue que ce début d'entretien ne me donne nul envie de l'apprendre.

— Vous le saurez cependant. Mieux vaut que je vous le dise que de vous jeter une carte au visage.

— Monsieur ! s'écria Dervaux.

— Je m'appelle Maxime de Luzarches.

— Tant mieux pour vous, monsieur, si vous portez un nom honorable ! tant pis si vous le déshonorez ou si vous le rendez ridicule.

— Ma famille est de Marolles, poursuivit Maxime blême et menaçant. M. Henriot de Marolles habitait le château...

— Ah ! reprit froidement Dervaux, vous êtes ce Maxime de Luzarches dont on parlait beaucoup dans le pays... Grand chasseur et le reste !

— Je vous interdis de mettre en scène mon infortuné cousin...

— Gaston de Marolles... Très bien ! Je commence à comprendre... Et je consens à vous donner devant tous une explication.

— Ce sont des excuses qu'il me faut ! J'exigerai ensuite que la pièce soit retirée.

— Toujours sous le prétexte qu'elle vous offense...

En quoi, je vous prie ? Je me sers d'un crime commis il y a trois ans dans un petit village, ce crime me semble renfermer des éléments dramatiques... Un homme, jeune et intelligent, digne d'affection et de respect, est assassiné dans des circonstances tout à fait étrange... Dans la crainte de froisser des susceptibilités ombrageuses, la scène se passe, dans ma pièce, vingt ans avant l'époque où l'assassinat de Gaston fut un événement dans le pays... J'ai ajouté des personnages, comme vous en jugerez en écoutant les actes suivants...

— Vous ne pouvez nier ceci : je suis le neveu de M. Henriot de Marolles, et dans votre pièce...

— Le neveu assassine son cousin... Voilà ce qui vous blesse... Mais ce personnage est à moi, c'est mon enfant, ma création... Essayez de déférer cette affaire à un tribunal, et vous verrez ce qui vous sera répondu. Ou en serions-nous, grand Dieu, si nous n'avions pas le droit de mettre un assassin en scène sans qu'un monsieur se levât pour nous dire : C'est de moi que vous parlez !

— Monsieur ! s'écria Maxime.

— Point de colère, je vous réponds, voilà tout. La Chambre n° 7 restera sur l'affiche tant que le public me fera l'honneur d'y assister. Je ne nie point que dans l'hôtellerie de Jarnille se trouve une chambre semblable à celle que nous avons reproduite... Mais encore une fois, chacun, en matière théâtrale, prend son bien où il le trouve...

— E vous croyez qu'un auteur peut faire jouer